

Introduction

Si la Belgique politique est strictement née en 1830, suite à une Révolution sociale, la Belgique économique et industrielle existe bien avant. Sans remonter aux premiers âges de l'humanité où son sous-sol bien fécond a été exploité par un peuple ou l'autre, contentons-nous et contenons-nous à l'ère industrielle ; celle qui nous provient de la Grande-Bretagne au tournant du XVIII^e siècle. Quae Sunt Caesaris, Caesaris. Un nom royal à lui seul explique en grande partie le terreau fertile de l'industrialisation dans lequel va germer l'épopée de l'acier et du métal en général en Belgique ; celle du roi des Pays-Bas Guillaume I^{er}. Assainissons l'animosité sociale et sociétale de l'époque qui a fomenté le sentiment de révolution, et regardons avec quasiment deux siècles de distance, objectivement l'apport colossal de ce roi d'une pré-Belgique. Sans l'interventionnisme pressant du roi d'Orange, l'industrie métallurgique wallonne n'aurait jamais connu cette expansion prodigieuse qui permettra à la Belgique, un peu plus d'un demi-

siècle plus tard de se hisser parmi les mastodontes de l'industrie. Aux quatre coins des Pays-Bas du Sud, appellation de notre pays avant 1830, les machines à vapeur se développent, fixes ou mobiles, dans les champs, les ateliers de scieries de papier, de verre etc. La production mécaniquement augmente. Guillaume Ier s'implique personnellement dans le développement industriel du pays. A l'instar d'un Léopold II, second roi des Belges, Guillaume Ier entretient souvent une correspondance privée avec les acteurs de l'industrie. Mais ce tableau idyllique a bien des zones d'ombres. La dette publique. Eternelle oiseau de mauvais augure pour tous les gouvernements de l'économie moderne et industrialisée. Dans notre cas, pour la bourgeoisie et la classe d'affaire, bientôt il leur devient insupportable le transfert des richesses sud-nord. Il faut toujours combler le déficit de la partie septentrionale du pays. Une exploitation financière intenable qui jouera bien sur la balance révolutionnaire. Le contexte économique et le climat, qui vont souvent de pair dans une société encore fortement agraire, viendront également ajouter leur grain de sel. Rouillée, l'industrie s'enraille. Cockerill à sec ne viendra-t-il pas quémander une aide financière pour honorer ses dettes ? Bien. Les circonstances sont plus que mûres pour une explosion sociale. Haro au futur antérieur en historiographie. On ne le sait que parce que l'historien a une vue plongeante sur le passé. Mais les graines de la discorde, et les raisins de la colère sont là alimentant vaille que vaille le mécontentement populaire. Mais là ne sont pas nos propos, dans l'histoire sociale ou

même politique mais dans l'histoire économique. Assurément les idéologies comme la société affectent indéniablement l'économie mais pas radicalement. Au moins c'est ce que nous pensons. De Guillaume I^{er} à Léopold I^{er}, des continuités sont là : la Société Générale, Cockerill etc. Soyons cependant complet. Les premiers dirigeants belges héritent effectivement de cette infrastructure industrielle mais également du marasme qui a frappé nos contrées depuis 1829. L'industrie métallurgique, qui nous intéresse ici, est plongée dans la torpeur. Il faudra attendre deux ans pour que les marchés se stabilisent puis se redressent progressivement.

Les finances. Ils sont le sein nourricier de l'industrie. Des Pays-Bas à la Belgique, sans conteste, un nom de banque est synonyme des finances belges ; la Société Générale. Imaginée sous Guillaume I^{er}, elle demeure la plus grande banque belge des décennies durant. Elle détient les rennes du financement des grandes industries du pays dont Cockerill. En une locution, la Société Générale fait le jour et la nuit dans une Belgique qui se réveille tourmentée d'une Révolution. Ce n'est pas rien qu'une révolution. Ce sera même la Société générale qui aidera dans une fonction de trésorier, l'Etat belge à reflouer ses caisses et avoir une crédibilité sur les marchés obligataires en les abouchant avec les Rothschild. En tout état de cause, dans l'après-révolution, l'industrie belge est quasiment dans son entièreté sous sa perfusion ; C'est cette banque pré-belge qui creuse les fondations du capitalisme industriel de notre pays. Tous les grands

établissements qui écriront l'épopée industrielle de la Belgique seront en partie ou dans la totalité alimentée par la Société Générale. Il faudra attendre 1835, à l'initiative de Charles de Brouckère, la naissance de la Banque de Belgique. Là une concurrence sévère va s'engranger entre ces deux institutions émettrices. A partir de cette date, les deux banques vont pratiquement se partager les investissements dans l'industrie du métal ; l'une des premières entreprises à profiter des capitaux de la nouvelle banque est sans conteste en 1836 la Société Anonyme de la fabrique de fer à Ougrée, et les établissements Cockerill que la Société générale commençait à boudier. Ce n'est pas rien. Cockerill, l'un des fleurons de la métallurgie wallonne et belge. Grâce aux Rothschild, la Banque de Belgique avait les moyens financiers évidents de reflouer les industries de métal les plus fragilisées par la crise. A bien des égards, ce sera la Banque de Belgique qui deviendra, par ses capitaux, entre 1835 et 1875, la banque de l'investissement métallurgique par excellence. On peut dire, sans crainte, que la Banque de Belgique coulera bien dans le fer les fondations du travail du métal chez nous.

Le rail. Evoquons-le. Le chemin de fer dès 1835, comme un heureux hasard l'année de création de la Banque de Belgique, va innover très rapidement le pays. Le domaine ferroviaire se développera à une vitesse prodigieuse par l'intérêt commercial qu'il va susciter chez les décideurs. Effet de vase communicant. La demande ferroviaire en métal est inouïe, elle-même boostant les industries

métallurgiques, charbonnages etc. l'entrain économique, c'est le train, et le train, c'est l'entrain économique. L'Etat l'a compris. Il investit tambour battant dans l'infrastructure ferroviaire, véritable aorte de l'économie toute entières. Les ponts métalliques se multiplient au-dessus des fleuves et rivières du pays, mettant en avant de grands nom de l'ingénierie et permettant aux armées d'ouvrier de circuler mieux et plus rapidement afin de rejoindre des usines qui ne cessent de s'agrandir.

Autre aspect. C'est le travail du métal dans toutes ses facettes qui va permettre de commercer avec nos voisins. Sans matériel ferroviaire, sans bateaux, comment exporter la production des entreprises quand bien même le protectionnisme ambiant entrave grandement les échanges ? Mais la multiplication des traités commerciaux permet un tant soit peu de contredire les barrières tarifaires.

Toutes ces mesures, aussi bien financière, économique, commerciale qu'industrielle aboutissent à une affirmation de plus en plus certaine de la Belgique à l'échelle de l'Occident. Elle est certes encore un nain politique, surtout avant 1865, mais sa stature économique croît et fait d'elle un marché de plus en plus prospère qui attire des partenaires mondiaux ; la Russie, la Chine, l'Empire ottoman, l'Égypte, des pays d'Amérique latine, sans parler des pays européens qui du jour au lendemain sont demandeur de l'expertise belge en matière du travail du métal. Cela tombe bien. Le second XIX^e siècle est celui de l'architecture du fer et de l'acier triomphant. Quoi qu'il en soit,

la Belgique a su mettre les bouchées doubles et se placer quasiment coude à coude avec l'Angleterre. Du simple plagiat de la vulgaire contrefaçon au seuil du XIX^e siècle, tel un Lieven Bauwens, la Belgique se hisse à inventrice. Et le résultat est à la hauteur des attentes. C'est la Belgique qui, dans ce dernier quart du XIX^e siècle, exporte son expertise métallurgique vers la Ruhr en Allemagne. En Silésie polonaise également, les fonderies sont *made in Belgium*. Cockerill, de nouveau, est sur toutes les lèvres. Mais également Empain, le roi du tram sera de toutes les aventures ferroviaires citadines aux quatre coins du Vieux monde, en Afrique, en Asie et en Europe. Des statistiques. 3,73 % de taux de croissance annuel entre 1850 et 1874. Nous n'allons pas entrer dans le détail de l'arbre qui cache la forêt, car cette croissance n'améliore en rien le quotidien des travailleurs belges. Cependant, il est de 10% quand on en vient au travail du métal. Le chiffre parle pour lui-même. A titre de comparaison, le taux de croissance des pays de la CEE durant les trente glorieuses et de 4,6%. C'est dire la dynamique de la métallurgie en Belgique en ces 25 années cruciales pour l'épopée du métal belge. Toujours est-il que la Belgique s'enrichit largement avec le développement d'une infrastructure de pointe.

Nous sommes au XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle. La circulation de l'information est basiquement identique jusqu'à l'invention des ondes dans l'entre-deux-guerres. Le XIX^e siècle industrielle s'approprie en définitive une communication prémoderne, celle de la presse et des foires générales.

Il y apporte bien sût sa touche personnelle. Comme les expositions, à proportion gardée bien sûr, elles sont sporadiques. Ce qui les d'emblée distingue des marchés hebdomadaires ou mensuels. Les foires, comme les futures expositions, vont au-delà du simple échange vital. Elle participe plutôt à une transaction intellectuelle ; c'est un savoir-faire qui est échangé. L'acquéreur dans une foire/exposition découvre plus qu'il n'achète. Ainsi au XIII^e siècle, aux foires de Flandre, on venait à la fois découvrir les draps italiens et les acheter. C'est à peu près le même schème au XIX^e siècle quand on vient découvrir une nouvelle machine à vapeur puis en faire l'acquisition pour son atelier. Là s'arrête l'analogie car si les foires générales ont joué un rôle prééminent dans l'unification d'un marché pré-européen, et l'élaboration d'une sorte de droit commercial transnational, ce n'est pas le cas des salons de cycles et d'automobiles et les expositions qui, à nos yeux, contribuent davantage à la connaissance et à la vulgarisation des inventions. Pour gloser. Mieux faire connaître une machine pour en généraliser l'usage. Toujours est-il que les expositions dites internationales ou universelles font leur entrée sur la scène mondiale à partir de 1851, et l'exposition de Crystal Palace à Londres. Du fer et du verre, c'est ce qui résumera leur infrastructure. L'Atomium à Bruxelles et la Tour Eiffel à Paris. Non seulement sont-elles un hymne au progrès, au modernisme et au machinisme mais elles sont une première forme d'uniformisation des comportements. Concrètement. Ce sont des appareils de production similaires qui

vont de jour en jour venir garnir les mêmes usines, les mêmes ateliers, les mêmes manufactures...Les installations. En d'autres termes, elles ouvrent la voie à la mondialisation ; la similarité des techniques de production, des chaînes de production etc. Autre dimension. Tout développement industriel qu'il soit métallurgique ou non repose sur des capitaux. Des crédits d'investissements colossaux. Et les banques sont le nerf de cette économie. Le capitalisme et ses rouages n'est pas du tout à écarter. Au contraire. Alors comment les expositions internationales et universelles le servent-elles ? Par la réclame. Une publicité affichée et assumée. Dans les sociétés occidentales, c'est bien la phase préliminaire qui va créer le désir du consommateur (les fabricants sont également des consommateurs à une certaine échelle), et conséquemment l'action de vente. Nonobstant, le levier capitaliste ne s'exprime pas stricto sensu que dans l'espace d'exposition. Il va bien au-delà. La ville hôte s'en trouve transfigurée. Dans cette transformation urbanistique s'allient à l'acier, le verre et le béton.

En Belgique, le pays est bien servi par mère-nature. Un sous-sol bien achalandé en matières premières va permettre un démarrage industriel sur les chapeaux de roues. À bien des égards, la Belgique du début du XIX^e siècle est ce que le Japon fut au monde à l'ère Meiji ou la Chine dans les années 1980. Ses ingénieurs, ses industriels, ses constructeurs, ses techniciens sont aux aguets de ce qui se fait en Occident. Elle (re) produit dès lors ce qu'elle voit et observe. C'est la région

wallonne, et Liège en particulier, qui prennent les devants dans cette course à l'industrie. La Flandres est encore embourbée dans la ruralité. Quelques avancées très ponctuelles. Pas de quoi révolutionner une nation. Bruxelles est la motrice financière de la fabrication industrielle. C'est la capitale qui arrose de ses capitaux les chaudières et autres fours qui feront tourner l'activité.

À partir de 1850, les Belges se placent parmi les premières nations industrielles et industrieuses de l'Occident. Le train, voyageurs et fret, quadrille le territoire national transportant les ouvriers vers leurs lieux de travail, assurant de façon ininterrompue le ravitaillement des usines. À la fin de ce même siècle, la Belgique a rattrapé l'Angleterre (son égérie depuis le XVIII^e siècle).

L'acier belge est sur tous les continents et sous diverses formes ; des locomotives, des wagons, des ponts, des machines-outils, des navires, des automobiles. Un petit pays où les matériaux et la matière grise vont lui permettre de briller de mille éclats.